

Crise de conscience historique : L'exemple de la dissidence soviétique

Christine PIETTÉ SAMSON *

Après cinquante ans de pouvoir socialiste, un vaste mouvement culturel de retour aux sources se manifeste en Union soviétique. Ce mouvement se traduit à la fois par un intérêt passionné pour tout ce qui concerne le passé éloigné de la Russie¹, et, au moins chez une certaine intelligentsia, pour le passé récent. Cette curiosité nouvelle s'explique aisément si l'on considère le sort réservé à l'histoire depuis 1917.

Parce que « le monde avait changé de bases », la Révolution soviétique a volontairement tourné le dos au passé en tentant d'innover par des attitudes sociales mieux adaptées aux nouveaux fondements idéologiques. Elle ne falsifiait pas pour autant le passé comme le fera plus tard la période stalinienne. Celle-ci, par souci didactique, a délibérément obscurci et schématisé les faits historiques même les plus connus de la même façon que les réalités quotidiennes contemporaines.

Cette entreprise de camouflage n'a posé que peu de problèmes dans l'immédiat. La représentation que les Soviétiques se faisaient de leur passé ne correspondait pas à la réalité, mais ils y croyaient et cette foi suffisait à soutenir leur idéologie et leur action jusqu'à ce que les autorités soviétiques ne dénoncent elles-mêmes la mystification. Khrouchtchev, en effet, dans son rapport secret communiqué au XX^e congrès du Parti en 1956, a levé le voile et avoué les falsifications de l'histoire opérées par Staline; il a cependant en même temps orienté la déstalinisation dans la voie étroite de la stricte dénonciation du culte de la personnalité. Fut ainsi provoquée, selon Isaac Deutscher, une crise de la conscience historique: à une société qui ressentait soudain un besoin pressant de discussion sur les causes profondes du stalinisme, on ne dénonçait que les abus les plus flagrants et on réduisait les auxiliaires de Staline à quelques individus déjà disparus de la scène politique. On se taisait sur les « pour-quoi », sur les « comment » et surtout sur les « qui ». Selon Deutscher, cette crise de la conscience historique, c'est-à-dire cette conviction profonde de ne retrouver derrière soi que le vide, empêche la société soviétique de déboucher sur une conscience politique et sur des « formes d'expression nouvelles et positives »².

* Département d'histoire, Université Laval.

¹ Voir Jack V. HANEY, "The Revival of Interest in the Russian Past in the Soviet Union", *Slavic Review*, mars 1973, p. 1 à 17, ainsi que l'ensemble de la discussion sur ce thème, p. 1 à 45.

² Isaac DEUTSCHER, *La révolution inachevée*, Paris, Laffont, 1967, p. 204. On peut se référer également à Nancy Whittier HEER, qui, dans son volume *Politics and History in the Soviet Union*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1971, établit le même lien. "Eventually, precisely out of the continued unraveling and evaluating of Soviet political history, will come

Ce lien établi par Deutscher entre la conscience historique et la conscience politique est évidemment passionnant pour l'historien car c'est l'utilité même de l'histoire que concrétise une telle relation. Il est d'ailleurs très probable que l'incohérence idéologique de l'opposition soviétique, constatée par quelques analystes³, soit directement reliée à une crise de la conscience historique. Nous ne cherchons toutefois pas à démontrer ce lien, — même si notre analyse apporte quelques arguments en ce sens — mais uniquement à prouver l'existence chez les dissidents soviétiques d'une crise de la conscience historique et à examiner les formes que revêt cette crise. Nous cherchons à analyser soigneusement la place et le rôle que joue l'histoire à l'intérieur des formes d'expression des dissidents.

Deux précisions s'imposent quant au sens que nous accordons aux concepts de « conscience historique » et « d'opposant », le terme « d'opposition » ne recouvrant pas en Union soviétique une réalité institutionnelle.

Par « conscience historique », nous entendons cette intelligence du passé qui, fondée sur sa connaissance et son analyse, permet de l'assumer et de dessiner l'avenir. Par « opposants » nous comprenons tous ceux qui, au nom de quelque idéologie que ce soit, contestent, ouvertement ou sous le manteau, le pouvoir ou un aspect essentiel du pouvoir tel qu'exercé actuellement.

Notre analyse se contente, pour l'essentiel, de l'étude des textes de la dissidence parus en Occident. À cause de cette limite, il y a là matière à certaines conclusions intéressantes à condition de les considérer comme provisoires. Elles auront été fécondes si elles constituent le point de départ de nouvelles problématiques.

* * *

De tous les documents consultés, qu'il s'agisse de travaux d'historiens, d'œuvres littéraires ou de textes de toute nature circulant dans le « samizdat », il ressort nettement une quasi-obsession de l'histoire et un souci profond et généralisé de rendre intelligible le présent par le passé.

D'abord les travaux des historiens. Que des historiens s'intéressent au passé, voilà qui peut paraître un phénomène non seulement normal,

some real and unescapable political alternatives" (p. 276). Georges Haupt, dans la préface du *Stalinisme* de Roy MEDVEDEV, reprend également à son compte la même hypothèse. Aucun de ces auteurs n'a cependant entrepris de démontrer quelle forme revêt cet intérêt particulier pour l'histoire.

³ A. AMALRIK, *L'URSS survivra-t-elle en 1984?* Paris, Fayard, 1970, Coll. « l'Histoire sans frontière » ; B. LITVINOFF, « Les contestataires soviétiques et leurs aspirations », *Problèmes soviétiques*, n° 17, 1969. Malgré les réserves que nous formulons à l'égard de cet auteur, nous croyons ici son analyse juste. En effet, si les textes de la dissidence soviétique expriment clairement les causes de mécontentement socio-politique, ils révèlent également, pour l'ensemble de l'opposition, une incapacité à présenter un programme d'action idéologiquement cohérent. Le meilleur exemple de ce blocage se trouve dans *Le programme du mouvement démocratique de l'Union soviétique*, dans *La Russie contestataire*, Paris, Fayard, [c. 1971], p. 261 à 317.

mais évident. Que ceux-ci, cependant, s'y intéressent massivement non par souci apologétique, didactique ou par obéissance aveugle, mais par besoin de vérité et pour «ressusciter» le passé par des travaux scientifiquement bien documentés, voilà qui ne s'était pas produit en U.R.S.S. depuis le début des années 30 et la déchéance de Pokrovski. En effet,

Le stalinisme a été la fin de l'Histoire, la liquidation de l'Histoire. Elle a cessé d'être la mémoire collective, la source de la conscience sociale, pour devenir le carcan qui l'étouffe, un instrument essentiel de réification. Car le stalinisme n'est pas seulement une forme de manipulation de l'Histoire, il en est la négation⁴.

Déjà après 1956, mais surtout entre l'appel officiel au «sauvetage» du passé lancé au XXII^e congrès du Parti⁵ et le coup de barre des années 1966-67, on assiste à la publication de centaines et de centaines d'ouvrages et d'articles historiques démythifiants. L'ouverture partielle de sources jusqu'alors inexploitées et une toute nouvelle indépendance d'esprit des chercheurs ont permis une historiographie plus diversifiée et de qualité scientifique nettement meilleure.

La discussion autour du livre de Nekritch⁶ en 1966 symbolise bien la nouvelle orientation stalinienne d'un groupe de pression au sein du Parti. Incapable cependant de freiner la soif d'explication de l'historien et de son public, cette prise de position n'a fait que renvoyer dans le circuit de la clandestinité le travail d'analyse poursuivi malgré des moyens considérablement réduits. Roy Medvedev témoigne éloquemment de l'existence de ce courant du «samizdat».

Ces travaux d'historiens se ramènent à deux orientations principales⁷. L'historiographie devient d'abord une préoccupation majeure des historiens soviétiques, c'est-à-dire qu'ils tentent de reconstituer l'histoire de l'histoire et l'histoire des historiens. Au premier plan donc, le débat sur la périodisation de l'historiographie soviétique, stimulé par la discus-

⁴ Georges HAUPT, préface de Roy MEDVEDEV, *Le Stalinisme*, Paris, Le Seuil, [c. 1972], coll. «Combats».

⁵ «Il est de notre devoir de tout faire pour nous assurer que la vérité va être rétablie dès maintenant, car plus il s'écoulera de temps après ces événements, plus il sera difficile de reconstituer la vérité.» Khrouchtchev au XXII^e congrès (*ibid.*, p. 15).

⁶ NEKRITCH, *L'armée rouge assassinée*, Paris, Grasset, 1968. L'ouvrage de l'historien Nekritch traite de la responsabilité de Staline dans les défaites de l'armée rouge au début de la seconde guerre mondiale. Tiré à 50,000 exemplaires, il fut vite épuisé. En mars 1966 eut lieu à l'institut du marxisme-léninisme une discussion sur cet ouvrage, discussion symptomatique du revirement de certains historiens, entre autres Boltine, face au personnage de Staline. En juillet 1967, Nekritch fut exclu du Parti et son livre mis au pilon. Le texte de cette discussion est reproduit dans la traduction française du volume parue chez Grasset.

⁷ Il faut signaler que ces historiens, jusqu'aux années 1966-67, ne sont pas considérés comme dissidents mais comme déstalinisateurs, le pouvoir lui-même encourageant la déstalinisation. Cette orientation a cependant amené plusieurs d'entre eux à passer dans l'opposition après la période de dégel.

sion organisée par l'historienne Nechkina⁸ et la polémique amorcée par l'historien Dubrovsky en 1958 sur la réhabilitation de Pokrovski. Une deuxième voie de recherche consiste à démythifier certaines questions historiques précises, questions spécialement évitées ou falsifiées pendant la période stalinienne. On peut signaler entre autres le populisme russe des années 1860-70 qui a suscité des centaines d'articles⁹, la révolution de 1917¹⁰, la réhabilitation de vieux bolcheviks¹¹ et, surtout, le personnage même de Staline, les conditions de son accession au pouvoir, ses « crimes », ses responsabilités militaires, ses collaborateurs, etc.¹².

L'historien a donc eu à jouer, dans l'effort de déstalinisation, un rôle de premier plan (comme en Tchécoslovaquie dans l'élaboration d'un nouveau socialisme) et sa représentation relative parmi les dissidents semble actuellement très importante.

Cependant, les conclusions les plus intéressantes de notre étude ne concernent pas les professionnels de l'histoire¹³, mais surtout ceux dont ce n'est pas le métier. Pourrait-on d'ailleurs parler de crise de la conscience historique si les seuls historiens étaient en cause? Qu'un Grigorenko, ex-général de brigade, s'interroge sur la responsabilité de l'historien¹⁴, que Pavel Litvinov, physicien, ou Lydia Tchoukovskaïa, écrivain, réfléchissent sur la nécessité d'élucider le passé pour comprendre le présent, voilà qui prend une signification qui peut étendre nos conclusions à une partie beaucoup plus large de l'intelligentsia soviétique.

Les littéraires, pour commencer par eux, se considèrent, pour leur part, personnellement impliqués dans ce « travail gigantesque de prise de conscience du passé ».

Il y a là un énorme travail pour l'historien, le philosophe, le sociologue. Et avant tout pour l'écrivain. C'est notre tâche essentielle dans l'immédiat, une tâche urgente¹⁵.

⁸ Nechkina est à la tête du Conseil sur les problèmes de l'histoire de l'historiographie. À cette discussion participeront une cinquantaine d'historiens, spécialistes ou non, et même des non-historiens. Voir G.M. ENTEEN, "Soviet Historians Review their Own Past: The Rehabilitation of Pokrovsky", *Soviet Studies*, 20 (3), janv. 1969, pp. 306-320.

⁹ J.E. BACHMAN, "Recent Soviet historiography of Russian Revolutionary populism", *Slavic Review*, 29 (4), décembre 1970, pp. 599-612.

¹⁰ M. DEWHIRST, « L'historiographie récente et l'histoire de la révolution », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, vol. V, N° 4, 19.

¹¹ Plusieurs numéros de *Questions d'Histoire du PCUS* sont consacrés à de vieux bolcheviks réhabilités: 1962, n° 6, 1963, n°s 2-4-5-9-10 ainsi que les numéros 2-3-4-5 (1963) d'octobre.

¹² La facilité avec laquelle on peut retrouver cette documentation dans tous les recueils de textes des dissidents rend inutile ici les références bibliographiques sur ce sujet.

¹³ L'activité des historiens soviétiques depuis 1956 fait d'ailleurs l'objet de plusieurs études. Outre les articles déjà cités de Bachman, Dewhirst, Enteen et l'ouvrage de Heer, on peut mentionner dans *Soviet Studies* n° 8, octobre 1956 "Soviet Historians before and after the XXth Congress"; P. URBAN, « La science historique soviétique après le XXIIIe Congrès du PCUS », dans *Problèmes soviétiques* n° 14, 1967 ainsi que plusieurs ouvrages sélectionnés dans la bibliographie du volume de Heer.

¹⁴ Grigorenko conclut avec Cervantes qu'il faudrait « punir les falsificateurs de l'histoire comme on punit les faux monnayeurs » dans SAMIZDAT I, Paris, Le Seuil, 1969, coll. « Combats », p. 281.

¹⁵ Lydia TCHOUKOVSKAIA, « Plaidoyer pour la parole », dans *Samizdat I*, p. 215.

Ces plaidoyers directs pour l'histoire révèlent la conscience claire qu'ont certains écrivains que leur attitude face au passé conditionne leur travail actuel. La mémoire collective devient un « trésor précieux » et c'est « de l'attitude qu'il adopte face à la période stalinienne de [son] histoire, solidement agrippée à [son] présent, que dépendent aujourd'hui la dignité humaine de l'écrivain et la fécondité de son travail intellectuel¹⁶. » Pour l'avenir, on a non seulement le « droit à la mémoire », mais le devoir de se souvenir.

L'analyse du contenu des œuvres littéraires nous amène rapidement à déceler une façon plus indirecte mais non moins claire de se faire les avocats d'une reconstitution du passé. Certains romans mettent en scène des personnages actuels mais qui s'interrogent sur les périodes antérieures, tels ce héros de Gladiline qui se « demande souvent pourquoi tant de vieux bolcheviks, des gens qui avaient connu les camps et les prisons tsaristes, ont avoué tous les crimes absurdes dont on les chargeait ».

Il me faut savoir beaucoup de choses, poursuit-il. Qui me parlera de ces temps-là. Seul mon père peut le faire. Je veux comprendre ce qui s'est vraiment passé.»¹⁷

De très nombreux écrivains, autant poètes que prosateurs, d'ailleurs, choisissent comme thème principal des sujets historiques. Qu'il s'agisse, en poésie, de Nicolas Dorizo, de Nicolas Karagouzine, de Voznessenski ou d'Eugène Evtouchenko¹⁸, plusieurs se situent à l'époque stalinienne ou la rappellent avec angoisse. Quant aux romans, outre les plus connus comme *L'audience est ouverte* de Siniavski, *Une journée des meurtres publics* de Daniel, *La maison déserte* de Lydia Tchoukovskaia, *le Dégel d'Edimbourg*, sans parler de l'œuvre d'Alexandre Soljenitsyne qui s'inspire entièrement du passé, nombre d'auteurs moins connus participent au même courant tels Gregori Barlanov, Boris Diakov, Serge Zalyguine, Alexandre Beck ou Élisabeth Drabkina¹⁹. D'autres genres de par leur nature même contribuent au même mouvement; il s'agit des biographies et des autobiographies dont celles d'Evtouchenko, et de Piotr Iakir, de Nadejda Mandelstam et d'Evguenia Guinzbourg²⁰ qui expriment bien ce besoin de se libérer soi-même du passé et d'en libérer les autres.

Que toutes ces énergies littéraires soient tournées vers le passé donne à leur littérature un caractère particulier et un pathétisme émouvant, mais on ne peut s'empêcher d'imaginer la fécondité de cette littérature soviétique dégagée des ombres d'hier.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Samizdat* I, Introduction p. 43.

¹⁸ Ainsi que plusieurs poètes anonymes.

¹⁹ Voir La lettre de Tvardovski à Fédine in M. Slavinsky. *La presse clandestine en URSS 1960-1970*. Paris, nouvelles éditions latines, 1970. p. 137-147.

²⁰ Eugène EVTOUCHENKO, *Autobiographie précoce*, Paris, Julliard, 1963; Piotr IAKIR, *Une enfance russe*, Paris, Grasset, 1972; Nadejda MANDELSTAM, *Contre tout espoir*, Paris, Gallimard, 1972 et 1974. 2 vol; Evguenia GUINZBOURG, *Le Vertige*, Paris, Le Seuil [c. 1967].

Dans ce mouvement profond de déchiffrement du passé, historiens et littéraires sont appuyés et encouragés par la plupart des dissidents connus, quelque soit leur qualification professionnelle.

On peut se demander si les textes du «samizdat» passés en Occident constituent un échantillon valable, car beaucoup de ces textes ne nous parviennent pas et quantité d'autres ne sont pas publiés. Étant donné la problématique qui nous occupe, l'échantillon est sans doute représentatif, car il est peu probable que le critère de passage d'un texte à l'ouest ou de sa publication, soit la référence à l'histoire qui y est effectuée.

Or, si l'on examine de près l'ensemble de ces textes, qu'il s'agisse de manifestes politiques, de lettres aux autorités, de pétitions, de discours, de tracts ou de compte-rendus de procès circulant sous le manteau²¹, la référence à l'histoire, sous une forme ou sous une autre, y est constante.

Certains exposent les vertus de l'histoire pour la compréhension du présent. Nous avons déjà cité à cet égard le général Grigorenko, Lydia Tchoukovskaïa et Pavel Litvinov. On peut y ajouter le Club Ryleev, fondé en 1964 et dont le seul nom est déjà une référence au passé²². Dans l'éditorial de sa revue *Rousskoyé Slovo* en 1966 le Club se donne une mission historique en même temps que littéraire, culturelle et humanitaire, croyant qu'«il faut inculquer à la jeunesse l'intérêt pour les problèmes philosophiques et les questions historiques car, en les ignorant, nous restons incapables de nous comprendre nous-mêmes²³».

Fidèles à cet esprit certains textes du «samizdat» sont purement historiques, c'est-à-dire que leur but premier consiste à reconstituer le passé. Ainsi ce court article signé E.M. qui cherche à réhabiliter Trotsky²⁴ et s'élèvent comme «tous les communistes et tous les léninistes» devraient le faire contre les «falsifications de l'histoire». L'auteur esquisse une courte biographie de Trotsky, expose, plus ou moins exactement, ses thèses politiques principales et raconte son assassinat. Malgré certains accrocs à la réalité historique dus à une mauvaise information, E.M. exprime un ardent désir de faire ressortir la vérité.

D'autres expriment de façons différentes le lien présent-passé. Ou bien la perspective historique sert simplement à expliquer un état de faits présent: c'est ainsi que Talantov démontre comment le Parti est devenu, selon lui, une classe dominante²⁵. Ou encore, l'exposé des injustices du passé sert à l'explication et à la justification de prises de position actuel-

²¹ Font exception les textes de la *Chronique des événements en cours* qui se veulent strictement d'information quotidienne.

²² Conrad Ryleev, poète décembriste, exécuté après le soulèvement du 14 décembre 1825.

²³ «La culture et l'homme», dans M. SLAVINSKY, *La presse clandestine...*, p. 63.

²⁴ E.M., «Qui a tué Trotsky?» dans *Samizdat* I, p. 303 à 308.

²⁵ B. TALANTOV, «La société soviétique 1965-1968», dans M. SLAVINSKY, *La presse clandestine...* p. 76-77.

les : c'est le cas du Programme de l'Union ouvrière et paysanne d'Ukraine qui sent le besoin de s'appuyer sur une solide critique de la répression des années 30 et de la politique du Parti et du gouvernement dans les années 1933-34 avant de déboucher sur la nécessité d'une Ukraine socialiste et indépendante²⁶. Répond au même besoin l'historique de la déportation des Tatars de Crimée par Grigorenko²⁷.

Une autre forme d'allusion historique, révélatrice de l'idéologie de ceux qui l'utilisent, consiste à évoquer, de façon nostalgique, un passé parfois idéalisé. L'époque de Lénine joue ici un rôle prioritaire, cette époque où régnait « la démocratie la plus large », « la direction collective » et « l'auto-direction de la société²⁸ » ; où « nous manquions de tout, nous étions affamés, et réduits à l'état de demi-mendiants, mais [où] nous vainquions parce que nous mettions au premier plan l'émancipation de l'homme de l'injustice, de la violence, de l'arbitraire²⁹ ». La personne de Lénine devient un symbole car « on sait que Lénine avait le souci que les plus larges masses soient tenues au courant de tout, puissent tout voir et puissent juger de tout³⁰ ». Le passé sert ainsi de modèle pour le présent.

Mais en fait, ce sont les autorités soviétiques elle-mêmes qui ont moussé le plus le besoin de connaître le passé par le durcissement de leur politique intérieure depuis la fin de l'année 1965. Au début des années 60, malgré un grand intérêt pour l'histoire, l'inquiétude face au passé était, pour l'ensemble de la société, réduite. En effet, nombre d'historiens faisaient avancer les connaissances sur l'époque stalinienne, le pouvoir lui-même « déstalinisait » et on croyait ce passé largement révolu. Depuis, cependant, de nombreux symptômes sont perceptibles qui annoncent le développement d'une certaine forme de néo-stalinisme. Il n'est évidemment pas question de comparer la situation politique actuelle à celle prévalant sous Staline, mais le système de répression adopté par le pouvoir face aux dissidents, de même que certaines publications récentes³¹, font craindre une renaissance de ces méthodes. Ainsi naît une nouvelle conscience de la nécessité de « démêler l'écheveau des causes et des effets, de défaire nœud après nœud, avec sérieux, avec soin ».

C'est seulement en faisant totalement la lumière sur les crimes de Staline et de son entourage que l'on pourra engendrer dans la société tout entière l'émotion, les sentiments et l'indignation propres à anéantir toutes les conséquences du

²⁶ J. KANDYBA, « Le programme de l'Union ouvrière et paysanne d'Ukraine », dans *Samizdat* I, p. 498 à 501.

²⁷ P. GRIGORENKO, « La déportation des Tatars de Crimée et ses conséquences », dans M. SLAVINSKY *La presse clandestine...*, p. 121 à 135.

²⁸ « Les fils et filles de vieux bolcheviks assassinés s'adressent à la direction du P.C.U.S. » dans *Samizdat* I, p. 290.

²⁹ I.A. IAKHIMOVITCH, « Des procès qui font beaucoup de mal à la cause du communisme », dans *Samizdat* I, p. 337.

³⁰ « Ces procès nous inquiètent » (lettre signée par 139 représentants des intellectuels et des travailleurs de Kiev), dans *Samizdat* I, p. 341.

³¹ Surtout les numéros 2 et 3 de 1969 de la revue *Kommunist*, qui réhabilitent Staline ce grand « combattant pour la cause de la classe ouvrière » et tentent de clore le débat en précisant que « la lumière totale » a déjà été faite.

culte de la personnalité de Staline et à rendre impossible le retour à de nouveaux cultes et à un nouvel arbitraire³².

De connaître, donc, et de faire connaître ce que fut l'époque stalinienne et comment elle a pu se développer en URSS éveillera, croit-on, l'attention de la population qui s'opposera à son retour. Ceux qui ont vécu ces heures cherchent à prévenir ceux qui veulent oublier et ceux qui idéalisent à rebours l'efficacité stalinienne. « Pour nous l'histoire n'est pas inscrite dans les manuels, dans les feuillets sans vie, mais dans notre chair³³. » Tel est l'essentiel du message que l'on veut livrer.

Quantité d'autres textes ne comportent pas de plaidoyer pour l'histoire comme tel ou de parties proprement historiques, mais on peut les considérer comme imprégnés par l'histoire à la fois par les allusions constantes qui les parsèment et par l'esprit qui s'en dégage³⁴. Quel que soit le moyen choisi pour exprimer leur dépendance envers le passé, cette dépendance touche tour à tour toutes les têtes d'affiche de la dissidence, de Medvedev à Litvinov en passant par Tchoukovskaïa, Iakir, Alexeïev, Iakhimovitch, Grigorenko, Gabai, Soljénitsyne et combien d'autres moins connus.

* * *

Que l'on songe aux dissidents de toutes provenances, scientifique, littéraire ou historique, qu'ils traitent de problèmes nationaux, politiques, littéraires ou religieux, l'ignorance de leur histoire se situe au cœur de leurs préoccupations et constitue certainement un élément de frein dans l'élaboration de leur cheminement idéologique³⁵. À cet égard, la lettre ouverte de Guennady Alexeïev aux citoyens de l'U.R.S.S.³⁶ est exemplaire. Sa démarche se décompose en deux temps : il se demande d'abord « à qui la faute » ? puis « que faire » ? La réponse à la première question, comme on peut s'y attendre, constitue une tentative d'analyse historique de l'évolution de l'Union soviétique depuis 1917. Quant à la réponse à la seconde question, on en espère un programme d'action ou tout au moins quelques jalons pour l'avenir. Il propose effectivement des réformes, mais toujours conditionnées par la connaissance du passé :

Le rétablissement de la légalité n'est toutefois possible que si la population dispose d'une information complète concernant l'activité politique et économique de la direction dans le passé comme dans le présent, des méthodes et des procédés sur lesquels s'appuyaient les principes staliniens de direction³⁷.

³² « Les fils et filles de vieux Bolchéviks assassinés s'adressent à la direction du P.C.U.S. », 24 septembre 1967, dans *Samizdat* I, p. 289. On retrouve d'ailleurs cette idée dans : G. ALEXEÏEV, « Lettre ouverte aux citoyens de l'URSS », dans *Samizdat* I, p. 568 ; I. GABAI, P. IAKIR, I. KIM, « vers un retour au Stalinisme », *ibid.*, p. 344 ; « L'exclusion du professeur Guerline de son lycée », *ibid.*, p. 322 ; « Lettre à Pavel Litvinov », *ibid.*, p. 593.

³³ « L'exclusion du professeur Guerline de son Lycée », *ibid.*, p. 322.

³⁴ Par exemple le texte de L. PLOUCHTCH, « Les thermidoriens et l'affaire Guinzbourg-Galanskov », *ibid.*, p. 379 à 385.

³⁵ La rigidité du système de répression comporte aussi, à coup sûr, une part de responsabilité dans leur attitude car elle contribue à « l'atomisation » des forces contestataires.

³⁶ *Op. cit.*

³⁷ *Ibid.*, p. 576.

Alexeiev rejoint ici parfaitement Lydia Tchoukovskaïa qui croit que « le souvenir du passé est la clef la plus sûre de l'avenir ». La mémoire collective prend ainsi, en Union soviétique, une importance primordiale car c'est par elle que passe la conscience politique. Ne plus craindre que la connaissance des échecs du passé constitue un facteur de découragement collectif exprime un stade de maturité sociale nouveau et une détermination politique porteurs de lendemains moins résignés.

Il serait schématique et simpliste de croire qu'il n'y a en U.R.S.S. que des staliniens ou « cryptostaliniens » et des antistaliniens ou libéraux, mais il serait utopique de refuser de voir la ligne de partage créée par le XX^e congrès entre deux noyaux autour desquels gravitent à plus ou moins grande distance deux groupes de citoyens³⁸. Le XX^e congrès opère, sur le plan idéologique, un clivage entre ceux qui veulent savoir et ceux qui refusent, ce qui fait qu'on se situe dans cette société en fonction du passé et non de l'avenir. Le débat idéologique se déroule sur un terrain historique.

À la lumière de cette brève analyse, nous pouvons dégager quelques explications de ce besoin de vérité historique. Tout d'abord, non seulement les Soviétiques ne connaissent pas leur passé, mais ils sont conscients de cette ignorance et de ses implications dans la définition de l'avenir. En second lieu, leur passé récent peut être qualifié de particulièrement traumatisant et finalement, les relents de stalinisme ou le néostalinisme des dernières années exacerbent leur crainte de retour de ce passé.

On a besoin en Union soviétique, après cinquante ans, de faire le bilan. Les dissidents ont conscience que leur passé recèle à la fois le meilleur et le pire. Le meilleur avec la révolution bolchévique et Lénine auxquels la plupart se rattachent et le pire avec le stalinisme. Dans le déroulement historique, ils ignorent où situer la déviation, le moment et les causes du dérapage. De là l'importance pour eux de faire le partage pour ne conserver de l'héritage que ce qui peut être utile pour l'avenir. C'est ainsi que s'exprime le poète Evtouchenko :

Les occidentaux s'étonnent parfois de nous entendre parler tellement de notre passé. Mais évoquer le passé, pour nous, c'est penser à notre avenir. Nous voulons emporter avec nous tout ce qui est bon dans notre héritage et laisser au passé ce qui lui appartient³⁹.

La cohérence idéologique de l'opposition pourrait être à ce prix.

³⁸ La division entre gauche et droite serait également fallacieuse pour qualifier dissidents et tenants du pouvoir.

³⁹ EVTOUCHENKO, *Autobiographie précoce*, p. 172.